

LA DÉPÊCHE

SPPCEM (FNEEQ/CSN)

volume 38, numéro 6 - 6 mai 2026



DE GERMINAL À FLORÉAL

La bande du B28
Nicolas Chalifour
Émilie Charbonneau
Phyllis Katrapani

Jean-Pascal Larin
Marie-Ève Mathieu
Julia Pawlowicz
Dominic Proulx

Yves Sabourin
Alec Serra-Wagneur
Matthew Wolkow

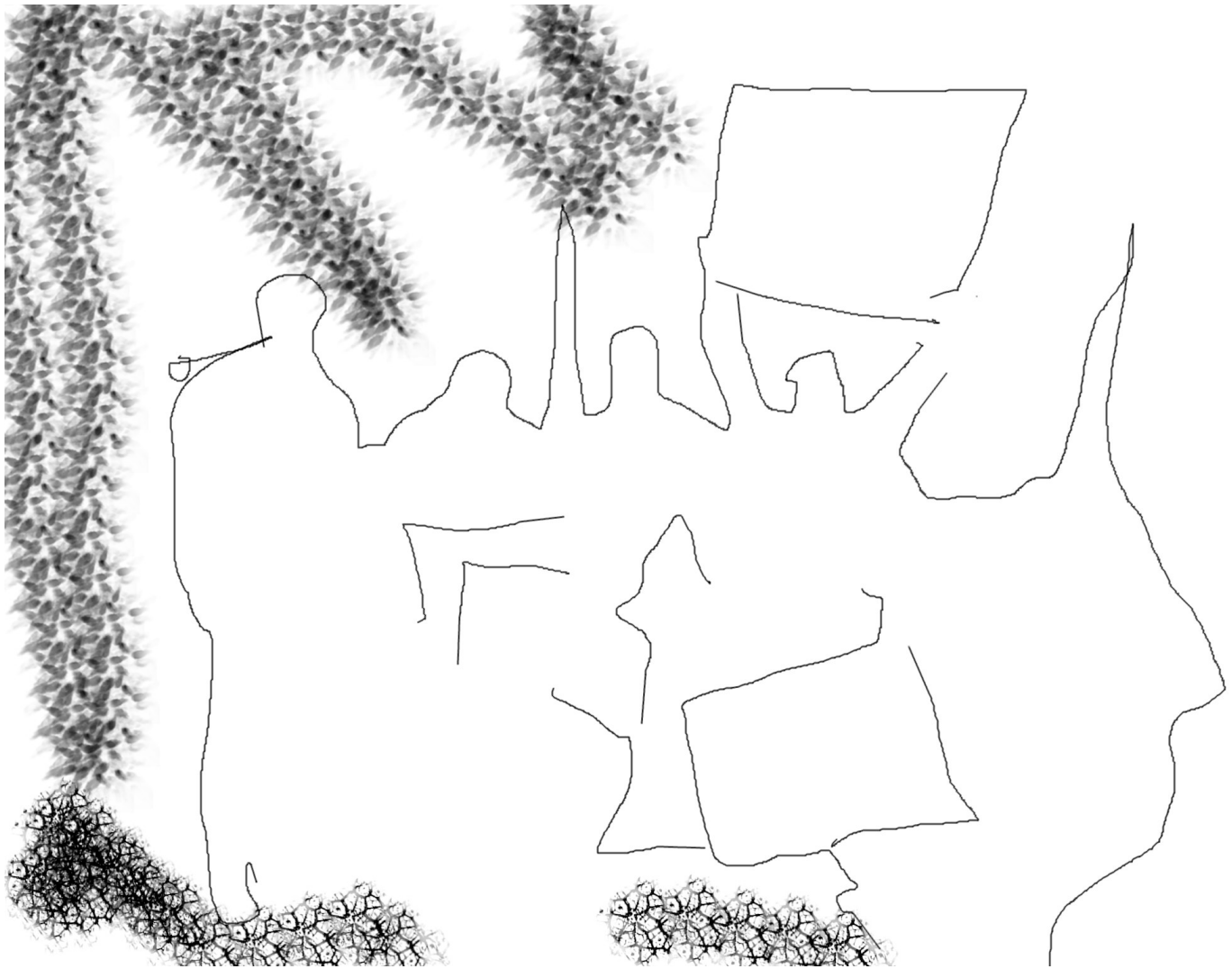
ICONOGRAPHIE – ODE AU FRAGMENT ET À L'INACHEVÉ !

Matthew Wolkow, Cinéma et communication

Le mois dernier, j'écrivais à propos de mes démarches et approches heuristiques dans le cadre d'un cours pratique que je donnais cet hiver. C'est maintenant la fin de la session et les esquisses audiovisuelles qui y sont nées me réjouissent. Le principe était simple et reposait sur le progrès hebdomadaire ; il fallait découvrir de nouvelles avenues créatrices, le tout inscrit dans une recherche théorique sagement documentée. Aujourd'hui, tels de précieux joyaux, ce sont des fragments de films en devenir qui en émergent.

Des fragments et bribes qui font écho à ce qui me parle particulièrement dans le cinéma contemporain ou

« actuel » (étant donné que les références qui me viennent en tête sont assez récentes). Je pense d'abord à Trequen Lauquen (2022) de Laura Citarella, dont l'intrigue, si elle bifurque plusieurs fois d'une voie à une autre, demeure entière dans les deux cas. Puis, je pense aussi à Dry Leaf (2025) d'Alexandre Koberidze où le charme des pixels porte des personnages invisibles tel un ballon de soccer flottant au-dessus des terrains vides. Deux films, en apparence inachevés, mais dont la simplicité et le mouvement sont porteurs d'espoir. C'est ainsi, à la lumière de ces songes, que j'esquisse moi aussi quelques fragments et bribes calquées de nos mobilisations marquantes lors de la dernière année scolaire. La trace est mémoire, le mouvement, continu. ◀



EN MAI, FAIS CE QU'IL TE PLAÎT... ET FAIS CE QU'IL FAUT !

Phyllis Katrapani, Présidente

Le 1^{er} mai, Journée internationale des travailleuses et des travailleurs, aura été, encore une fois, l'occasion de saisir l'ampleur de la grogne contre le gouvernement caquiste. Si des milliers de personnes issues des groupes communautaires, des syndicats, de la société civile, étaient présentes à la grande manifestation nationale qui s'est déroulée exceptionnellement cette année le 2 mai, ce n'était certainement pas pour se réjouir de la hausse de 50 sous du salaire minimum, augmentation ridicule face à la hausse accélérée du coût de la vie, ni pour se réjouir des lois et projets de loi visant à attaquer les contre-pouvoirs et le filet social québécois qui ont été déposés et adoptés ces derniers mois. Non, cette foule était au rendez-vous pour réclamer le respect et la reconnaissance qui nous sont dus, et pour dénoncer avec aplomb les coupes sauvages dans les services publics et les programmes sociaux. Le message a-t-il été entendu ?

L'année scolaire et syndicale 2025-2026 se termine bientôt, sur fond de remaniements ministériels et prévisions électorales. La lutte à l'austérité caquiste bat son plein, les moyens de pression s'intensifient, et les messages aux partis d'opposition, qui ont le 5 octobre dans leur ligne de mire, sont on ne peut plus clairs : « on ne détruit pas le filet social des Québécoises et des Québécois à coups de décisions irresponsables et dangereuses, on ne touche pas à la démocratie syndicale, vitale dans une société égalitaire. » Si la CAQ et certains partis d'opposition tentent de diviser pour mieux régner en imposant des débats clivants et en pointant les mêmes boucs émissaires comme responsables de tout ce qui se détériore au Québec, cela a aussi pour effet de solidariser le mouvement syndical.

À l'intérieur de nos murs, le dernier tiers de la session a été marqué par *Matières en réflexion !*, la toute première édition de la Journée institutionnelle sur la transition socio-écologique qui s'est tenue le 15 avril. Ce sont 800 individus du Cégep qui étaient réunis aux conférences du matin, dans une salle comble : des personnes étudiantes, des profs, des membres du personnel de soutien et du personnel professionnel, des membres des directions. La programmation a été riche et variée, et les ateliers, tous plus inspirants les uns que les autres. En prime, on nous a annoncé la tenue d'une autre édition en 2027 ! On se rappelle les premières demandes auprès de la direction il y a un an et demi pour que le Cégep Édouard-Montpetit se dote d'une journée institutionnelle consacrée à l'environnement. On se réjouit de voir que malgré le fait que les dossiers avancent parfois lentement, ce projet a pu voir le jour. Un franc succès dont nous sommes fières au SPPCEM !

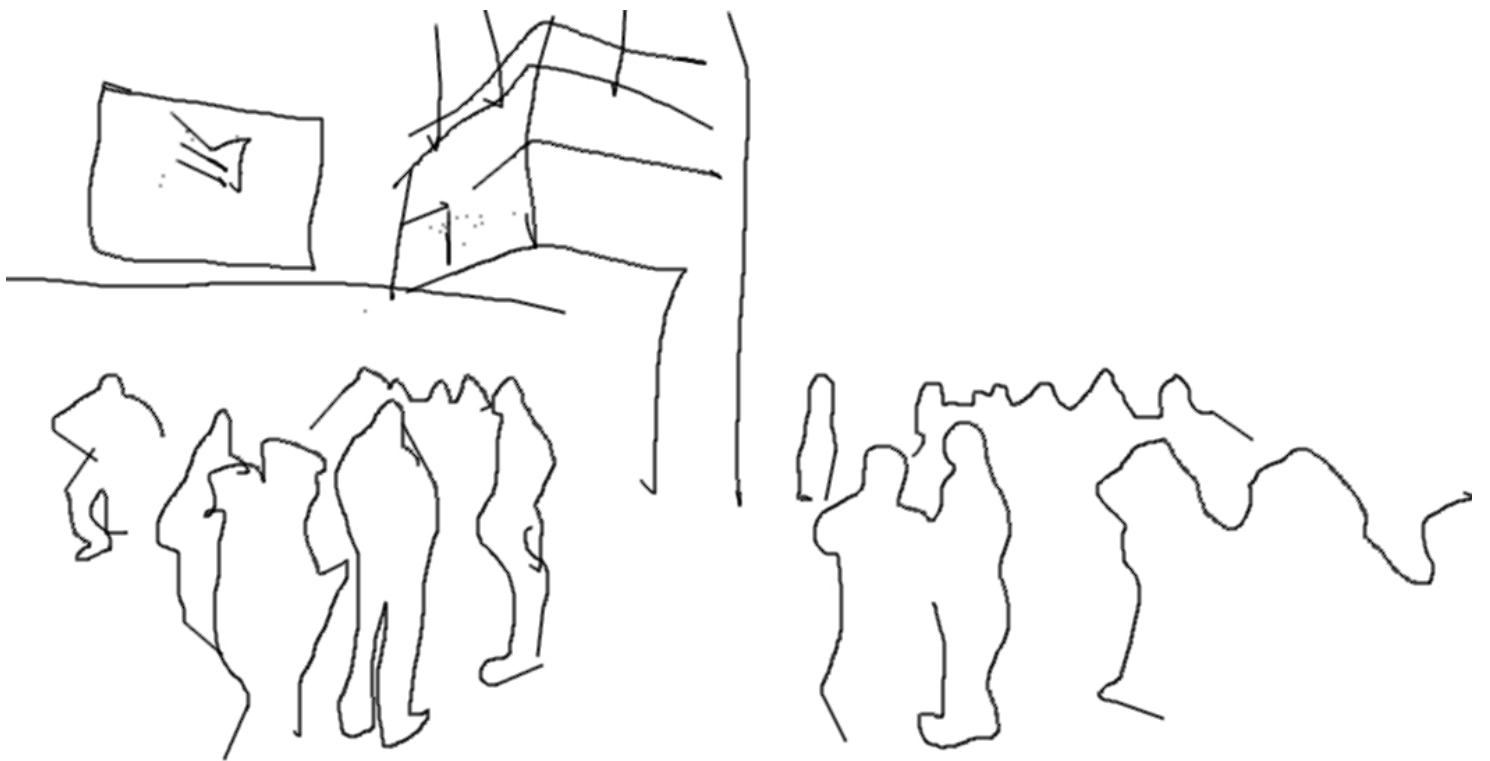
Notre tournée syndicale des départements en vue de la négo 2028 est bien amorcée et se poursuit jusqu'en décembre prochain. D'ici la fin de la session, neuf départements auront été rencontrés et les échanges jusqu'à ce jour sont non seulement stimulants mais nécessaires. Le comité Négo 2028 travaille à compiler les commentaires, les préoccupations et les suggestions recueillis et il en proposera une synthèse dans une AG vers la fin de 2026, en vue de la visite du comité de négociation de la FNEEQ au début 2027. Sonder les désirs des départements, les souhaits qu'on aimerait voir se matérialiser sous la forme de nouveaux gains, mais aussi identifier ce qui doit être préservé coûte que coûte sachant qu'une négociation avec le gouvernement comporte toujours le risque de reculs, ce sont là les priorités de votre comité local de négociation.

La rentrée de l'automne 2026 sera bien remplie, avec, comme dossier prioritaire sur lesquels nous travaillerons collectivement, la révision de la PIÉA. À ce titre, une AG dédiée à cette révision est déjà prévue au calendrier de nos instances locales. C'est aussi une année de transition, exigeante sans doute, mais motivante également, qui s'annonce pour le comité exécutif du SPPCEM. La structure du comité exécutif changera à la suite du départ à la retraite de notre estimé et irremplaçable collègue Yves Sabourin, à qui on a réservé un bel hommage plus loin dans ces pages. Comme il a été résolu à l'AG du 11 mars, plusieurs membres de l'exécutif s'acquitteront des tâches reliées à l'application de la convention collective et le poste de 4^e vice-présidence à l'environnement et aux affaires communautaires a été créé. Nous accueillons avec enthousiasme Kim Barette St-Martin, professeure d'éducation physique, qui occupera ce nouveau poste aux côtés de ses collègues qui ont toutes et tous été réélus pour 2026-2027.

Et pour finir, nous aimerions aussi souligner chaleureusement le départ à la retraite de celle que l'on nomme notre Indispensable, Sylvie Dubé, technicienne administrative du SPPCEM depuis 20 ans ! C'est un très gros morceau de l'équipe qui part à son tour, et c'est aussi la mémoire de l'exécutif, elle qui a travaillé avec tant d'équipes différentes, et qui trouve toujours ce qu'on cherche ! Il y aura de grandes chaussures à remplir pour celle ou celui qui lui succèdera.

Merci Yves, merci Sylvie ! Nous vous attendons en grand nombre à l'AGA du 8 juin et ensuite aux Agapes qui suivront pour fêter, dans la joie, cette année qui se termine !

Bonne fin de session à toutes et à tous ! ◀



FLORAISON LENTE

Nicolas Chalifour, V.-P., information et communications

Il y a un an, dans un article intitulé *PL 89, mon amour*, j'ai eu le front – ou la candeur – d'espérer que ce projet de loi antisyndical – premier d'une série encore inimaginable à cette époque – nous mènerait, par son étonnante brutalité, quelque part. Je concluais :

« Ce projet de loi 89, cette offensive si ouvertement antisyndicale et si clairement alignée sur un objectif néolibéral de liquidation des possibilités progressistes sera peut-être justement — l'avenir et le temps long le révéleront — ce qui permettra aux forces de gauche de resserrer les rangs comme jamais, de s'engager à nouveau dans des luttes fondamentales et de rêver de nouvelles victoires communes. »

Comme à mon habitude, et malgré la nuance dubitative opérée par un « peut-être » noyé dans mon élan lyrique, j'y allais un peu fort et, bien entendu, maintenant qu'on sait ce qu'on sait, mon indignation devant PL89 peut faire sourire, sembler dérisoire à la veille de l'avalanche de projets de loi antisyndicaux, autoritaires et ouvertement patronaux qui allaient être déposés, présentés comme des évidences de gros bon sens, puis adoptés par notre gouvernement caquiste en déroute. Toujours est-il qu'un an plus tard, les rangs des organisations syndicales demeurent plutôt distendus et les victoires communes, elles, difficile à comptabiliser. En trois mots, le printemps tarde.

Le Boulet est toujours bien en selle et à ses fonctions de ministre du Travail s'ajoutent celles de ministre responsable des Relations canadiennes et de président du Comité ministériel de l'économie et de l'environnement depuis l'accès au pouvoir de Christine Fréchette. Cette promotion de l'artisan de tant de manœuvres législatives antisyndicales par une première ministre qui nous promet « un vent de changement » n'est pas de nature à atténuer notre méfiance envers un parti profondément engagé dans la voie d'un populisme de droite.

La grève sociale n'aura finalement pas eu lieu et la manifestation nationale du 2 mai, belle malgré tout, n'aura pas mobilisé les masses nécessaires pour inquiéter sérieusement nos persécuteurs caquistes. Trop de travailleuses et travailleurs ont fait le choix de demeurer en retrait et de ne pas répondre aux appels à l'action, préférant peut-être attendre que s'opère le miracle des élections. Pourtant, il serait pour le moins étonnant que ces élections, qui porteront nécessairement au pouvoir un parti – qu'il soit péquiste ou libéral – qui se trouvera parfaitement satisfait de la job de bras antisyndicaliste accomplie par

la CAQ, ne mènent à l'abrogation des nombreuses lois régressives qui ont été adoptées depuis un an.

Tout n'est toutefois pas perdu. Bien des graines ont germé depuis le printemps 2024 et celles et ceux qui s'organisent pour agir et mobiliser les travailleuse·eurs tout comme la société civile pour lutter contre les manœuvres et charges réactionnaires de la CAQ le font avec de plus en plus de détermination et d'audace. Le milieu communautaire et celui de l'enseignement supérieur sont d'ailleurs au cœur de cette riposte. Sous le thème d'un monde communautaire « à boutte », des milliers de travailleuse·eurs de ce secteur essentiel ont mené une grève retentissante de deux semaines en mars dernier et de nombreuses associations étudiantes leur ont emboîté le pas par solidarité. Dans nos propres rangs, huit syndicats de professeur·es de cégeps ont adopté des mandats de grève sociale pour le 1^{er} mai, les syndicats du personnel de soutien de deux cégeps et huit associations étudiantes collégiales s'y sont joints, ce qui, dans les circonstances actuelles, est en soi une victoire et nous permet d'espérer une intensification de la lutte au fil des mois à venir. De plus, des syndiqué·es de nombreuses fédérations de la CSN ont mené des actions dérangeantes percutantes le 1^{er} mai : la Caisse et dépôt a été investie par des centaines de travailleuses·es en colère et les bureaux du ministre Drainville, eux, ont été occupés par des dizaines d'autres (dont des membres de notre propre SPPCEM). Le soir venu, c'est dans une atmosphère chargée rappelant 2012, que la manifestation officielle du 1^{er} mai a regroupé, parmi les centaines de militant·es issues des mouvements syndicaux et étudiants, un nombre impressionnant de représentant·es des différents secteurs de la société civile.

Malgré une apparente lenteur qui peut, bien sûr, décevoir, la sève s'active, elle monte, et nous pouvons garder espoir et nous devons redoubler d'efforts pour poursuivre le travail de mobilisation en faisant comprendre à nos collègues, à nos familles, à nos ami·es et connaissances que les reculs que tente d'imposer le gouvernement doivent être contrecarrés, que la lutte que nous menons à l'autoritarisme antisyndical est essentielle et que les victoires petites ou grandes qu'elle permettra ne profiteront pas qu'aux travailleuse·eurs syndiqué·es mais bien à l'ensemble de la société québécoise. Nous devons continuer, toutes et tous, à FAIRE FRONT !



TRAITEMENT DES PLAINTES PAR LA DIRECTION : DES AJUSTEMENTS NÉCESSAIRES

Yves Sabourin, V.-P., application de la convention collective

Au cours des années que j'ai passées au comité exécutif du syndicat, j'ai accompagné plusieurs profs qui ont été convoqué·es par la direction, souvent à la suite de plaintes étudiantes. Si, au début des années 2000, les convocations étaient moins fréquentes, et si les situations dénoncées alors par les étudiant·es me semblaient généralement graves ou bien avaient été dénoncées par plusieurs personnes, depuis quelques années ce n'est plus toujours le cas.

Je me suis demandé plusieurs fois si la direction avait évalué la valeur de la preuve qu'elle possédait avant de décider si une convocation était pertinente. Dans son analyse, je me demande jusqu'à quel point elle prend en compte des éléments comme une collusion possible entre les étudiant·es ami·es ou issu·es d'un même groupe ;

la répartition variable, que l'on constate presque tout le temps, des réactions des étudiant·es d'un même groupe, qui va des personnes qui apprécient beaucoup un·e prof à d'autres qui l'aiment moins ;

l'influence de certains courants sociaux comme le masculinisme, le suprémacisme blanc ou certains courants religieux qui sont, à divers degrés, misogynes, contre les droits des personnes issues de la diversité de genre, et racistes.

Y a-t-il plus de profs femmes que d'hommes qui sont convoqué·es ? Les profs issu·es de minorités sont-ils surreprésenté·es dans les convocations ?

Je pense qu'une enquête pour connaître les valeurs de nos étudiant·es est nécessaire afin de savoir jusqu'à quel point les valeurs anti-égalitaires et anti-inclusion sont présentes dans la population étudiante et ainsi permettre d'avoir un regard plus critique sur certaines plaintes étudiantes.

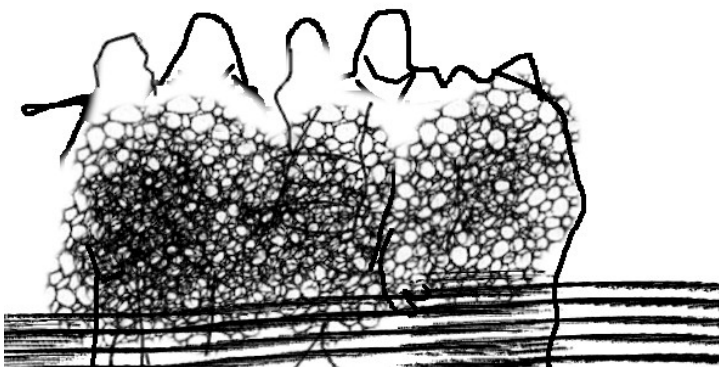
Par ailleurs, les attentes de la direction au sujet de l'engagement des étudiant·es dans leurs études et en classe ont aussi changé au cours des années. Récemment, lors d'une convocation, la direction a relayé la plainte d'un·e étudiant·e à l'effet qu'un·e prof avait exclu de son cours un·e étudiant·e qui continuait à utiliser son cellulaire en classe, et ce, malgré une intervention au début du cours pour demander de mettre les appareils électroniques de côté. N'est-ce pas plutôt le rôle de la direction de rappeler aux étudiant·es que quand iels entrent en classe, c'est pour apprendre, et non pour texter, jouer ou surfer ?

Il arrive aussi parfois que des étudiant·es se plaignent à la suite d'un événement qui leur est défavorable : plagiat, mauvaise note à une évaluation, mauvaise réponse en classe à une question posée, etc. Jusqu'à quel point une plainte étudiante est-elle liée, ou même découle-t-elle d'une décision ou d'une intervention nécessaire, bien que négative, à l'endroit de la personne qui se plaint ? J'ai eu parfois l'impression que la direction ne faisait pas de lien là où il semble y en avoir.

Cette attitude de la direction, que certaines personnes qualifieraient de complaisante face aux étudiant·es, fait en sorte que plusieurs profs laissent passer des situations qui nécessiteraient une intervention, de peur de se faire convoquer. Qui y perd au bout du compte ? En premier, ce sont les étudiant·es, qui ne font pas face aux exigences normales des études supérieures. Et puis la société car, au bout du compte, nous finissons par moins bien former les étudiant·es.

Les étudiant·es ont le droit de se plaindre, il n'y a aucun doute. Et plusieurs plaintes étudiantes sont légitimes. Mais on a besoin que la direction tienne compte davantage des facteurs environnementaux mentionnés dans cet article dans son analyse des plaintes étudiantes et on a aussi besoin d'une meilleure cohésion profs-direction en ce qui concerne nos attentes par rapport au métier d'étudiant.

Me voilà rendu à la fin de mon dernier article pour *La Dépêche*, à moins que je n'y collabore éventuellement comme retraité. Mille mercis à tous mes collègues au comité exécutif qui ont produit *La Dépêche* au fil des années, de Laval Deschênes et René Denis à Nicolas Chalifour. Et merci à vous, qui me lisez et m'avez lu. J'espère que mes articles vous ont intéressé·e et vous ont fait réagir. Vingt-sept ans de syndicalisme, c'est long mais, en même temps, c'est comme si ça avait commencé hier. J'ai beaucoup aimé vous défendre et vous représenter. Ciao ! ◀



LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE L'ENSEIGNEMENT POUR LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE ET SOCIALE

Dominic Proulx, V.-P., tâche et ressources

Cet événement, qui a eu lieu du 7 au 10 janvier de cette année, avait pour objectifs de permettre une concertation entre les milieux étudiants et enseignants, d'élaborer une vision, des orientations stratégiques et des ressources pour une éducation à la hauteur des enjeux de transition, ainsi que d'ouvrir des perspectives de mobilisation collective.

J'ai eu la chance de participer à cet événement au sein d'une délégation importante de professeur·es de notre cégep. Philippe Maurice, qui faisait également partie de la délégation, mentionne que « les États généraux sont, sans aucun doute, la plus grande réalisation de TJC au cours des deux dernières années. L'idée était de rassembler environ 250 personnes issues des milieux de l'enseignement supérieur et secondaire de partout au Québec (professeur·es, étudiant·es, conseiller·ères pédagogiques) pour discuter pendant trois jours de transition écologique et sociale, sous l'angle de l'éducation. »

Les grands thèmes qui furent abordés durant ces 3 journées intensives sont :

- L'enseignement supérieur face au défi de la transition socioécologique : quelles responsabilités et quel rôle ?
- L'écologisation et la démocratisation de la gouvernance éducative.
- L'écologisation des programmes dans une perspective de justice sociale.
- L'écologisation des pratiques pédagogiques.
- Un plan d'action pour la transition de l'enseignement supérieur.



Les deux premières journées servaient à recueillir le plus de pistes d'actions possibles sur des sujets précis. Nous étions répartis dans huit groupes de travail. Cinq groupes de professeur·es et conseiller·ères pédagogiques (tous niveaux confondus) et trois groupes d'étudiant·es. Chaque journée était divisée en deux blocs suivis d'une plénière en grand

groupe. Chaque bloc débutait par une présentation faite par un panel d'expert·es qui venait nous entretenir d'un thème précis. Nous devions, en groupe de travail, discuter autour de quatre questions liées à la présentation du panel. Après la pause du dîner, nous passions au deuxième bloc. Pour finir la journée, une plénière en grand groupe permettait de présenter les pistes identifiées dans nos groupes de travail.

Comme le rapporte Philippe : « C'est un événement qui a permis plusieurs rencontres et surtout des échanges sur des initiatives très locales, parfois à l'échelle d'un cégep, d'un programme ou même d'un cours. L'aspect social de la transition était aussi très présent, avec un format de discussion qui visait à favoriser les échanges et l'expression de points de vue divers. Les rapports que nous entretenons les un·es avec les autres, et ceux que nous entretenons collectivement avec notre environnement, ont également été discutés dans le cadre de panels. Une des idées que je garde de ces discussions – qui étaient parfois longues –, est que la façon dont nous choisissons de discuter et prendre des décisions collectives influence forcément la décision qui sera prise à la fin. La suite logique de cette pensée, c'est qu'en conservant nos façons de faire et nos processus de prise de décision, nous arriverons toujours aux mêmes décisions et aux mêmes résultats. »

La troisième journée était consacrée à la mise en commun des pistes d'actions et à l'élaboration d'actions concrètes et réalisables à court terme. Nous étions divisés en quatre groupes, toujours tous niveaux confondus, mais cette fois les étudiant·es étaient avec nous. Chaque groupe se penchait sur un des sujets suivants :

- Écologisation des programmes et de la formation.
- Communauté de pratique enseignante.
- Mobilisation étudiante pour la transition socioécologique.
- Mobilisation enseignante et syndicale pour la transition socioécologique.

Ce que Philippe mentionne peut sembler une évidence, mais il y a une vérité très importante qui se cache dans ses mots. Si nous continuons à prendre nos décisions comme nous l'avons toujours fait, en nous basant sur les mêmes facteurs (comme la productivité et la rentabilité à tout prix, quitte à épuiser les ressources sans prendre soin de les renouveler parce que, eh bien, ça coûte trop cher), nous arriverons inévitablement aux mêmes décisions. Le statut quo n'est plus une option. Nous devons donc changer drastiquement nos objectifs afin de changer les décisions

LES ÉTATS GÉNÉRAUX DE L'ENSEIGNEMENT POUR LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE ET SOCIALE (SUITE)

que nous prenons. Oui, il faut écologiser nos établissements, mais il faut également écologiser les décideur·es de demain !

Au final, le nombre de délégué·es présents a dépassé les prévisions; de nombreuses pistes d'actions ont été recueillies et des actions concrètes ont été élaborées. Bref, un franc succès. Mais ce n'est pas tout ! Pour chacun des

quatre comités de travail de la dernière journée, un canal de discussion a été créé et des rencontres se sont tenues depuis, et continueront de se tenir au cours des prochains mois, afin de poursuivre les travaux entamés lors de ces États généraux. Comme le dit la chanson : « Et c'est pas fini, c'est rien qu'un début ». ◀



PLAIDOYER POUR UN GRAND MÉNAGE DU PRINTEMPS

Jean-Pascal Larin, Science politique

Le printemps est arrivé, il est temps d'ouvrir les fenêtres de la maison pour y faire entrer de l'air frais, nous dit la première ministre Christine Fréchette lors de son discours inaugural. Cette métaphore du changement n'annonce pourtant pas un grand ménage du printemps, c'est le moins qu'on puisse dire. Il faudrait pour cela mettre de l'ordre dans nos priorités en matière d'économie et d'écologie, deux termes dont la racine grecque « oikos » signifie « maison ». Celle-ci est aujourd'hui tellement en désordre qu'il devient de plus en plus difficile de l'habiter, encombrée qu'elle est par ces montagnes de marchandises inutiles, souvent nuisibles, qui s'accumulent, sans parler de tous ces déchets qui débordent des poubelles. Au fait, notre maison n'est pas seulement en désordre, elle brûle ! Le président Jacques Chirac disait « notre maison brûle et nous regardons ailleurs ». Disons que nous ne regardons pas seulement ailleurs mais à l'envers, la tête en bas. Cesser de voir le monde à l'envers, c'était le sens de la critique de Marx et de sa fameuse 11^e thèse sur Feuerbach : « les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde [à l'envers], ce qui importe, c'est de le transformer [pour le remettre à l'endroit] ». Marx voulait dire qu'il fallait renverser la tradition philosophique idéaliste selon laquelle « les idées mènent le monde » grâce à l'intervention d'une avant-garde éclairée ou révolutionnaire. Les idées de l'élite ne changent pas le monde tel un dieu grec (Zeus) qui, du ciel des idées, jetterait un éclair de génie sur la masse inerte du peuple, disait Marx. La véritable révolution ne viendra pas d'une élite mais d'un peuple en action capable de délibérer raisonnablement avec lui-même (Habermas). Faut-il préciser que (re-)mettre de l'ordre dans la maison (par l'État) n'est pas la même tâche que de mettre la maison en ordre (par la démocratie). Le salut sur Terre n'est jamais venu d'une monarchie ou d'une dictature, aussi éclairée soit-elle, il ne viendra pas plus d'une gouvernance algorithmique de la société par l'entremise d'un État-entreprise autoritaire (voire totalitaire) qu'appellent de leurs vœux les trumpistes de ce monde et les cinglés transhumanistes de la Silicon Valley.

Marx n'a pas été le seul à avoir critiqué la tradition philosophique. Comme lui, Hannah Arendt, à qui l'on doit des réflexions pénétrantes sur le totalitarisme, reprochait aux grands philosophes – de Platon à Heidegger – d'être généralement plus sympathiques à l'égard de la tyrannie que de la démocratie. Cette tradition n'a pas fait confiance au pluralisme et à l'indétermination démocratique (Lefort) pour faire le ménage de la maison. Après nos guerres mondiales contre le fascisme et le communisme, nous aurions pu croire que le grand ménage était enfin achevé.

Malheureusement, toutes les dystopies totalitaires n'ont pas été jetées à la poubelle de l'histoire ; de nouvelles dystopies ont émergé et elles tentent maintenant d'entrer par la fenêtre arrière de la maison.

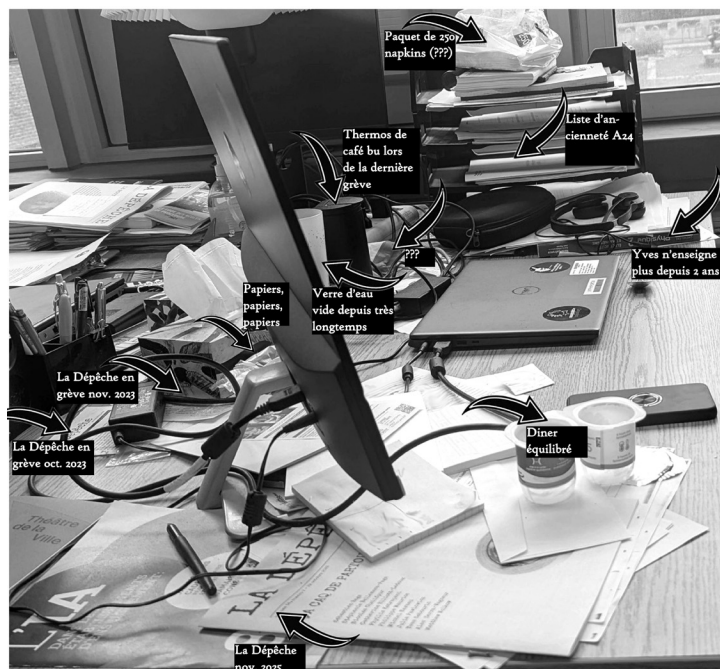


Il faut donc se retrousser les manches et reprendre le ménage. Il faut remettre les choses à leur place, à l'endroit, en commençant par notre façon de concevoir la nature et d'établir nos rapports métaboliques (ou économiques) à celle-ci. Il faudrait pour cela réencastrer (Karl Polanyi) notre mode de production dans la nature et la société ; les humains ont toujours vécu de la nature pour répondre à leurs besoins, autant matériels que spirituels, mais nous avons prétendu progressivement nous en éloigner par l'industrialisation et l'urbanisation. La nature apparaît ainsi comme une chose étrangère ou extérieure. Nous la percevons de façon utilitaire comme un stock de ressources naturelles à exploiter ou à mettre en réserve. À travers cette dynamique extractiviste du capitalisme, nous sommes devenus nous-mêmes des ressources humaines à exploiter. Pourtant, les humains ne sont pas des ressources utiles, des marchandises échangeables, ils ne sont ni séparés, ni séparables, de la nature ; nous vivons dans la nature et celle-ci est dans notre corps. L'être humain est une partie de la nature. Ce sentiment d'éloignement ou d'étrangeté des humains dans leur rapport à la nature et avec eux-mêmes, est la source de notre aliénation selon Marx. Face au dérèglement climatique et à la perte de biodiversité, le risque est là que notre inaction collective ne conduise la nature à renverser le rapport de domination sujet-objet que nous avons instauré avec elle. La nature pourrait balayer l'humanité telle une ménagère avec son tas de poussières. Voilà une bonne raison de faire le ménage du printemps. ◀

LES CAMARADES DU B28 RENDENT HOMMAGE À YVES SABOURIN

Sylvie

Décrire Yves Sabourin en peu de mots ? C'est presque impossible ! Il est patient, calme, enthousiaste, infatigable, passionné, dévoué, travailleur acharné, présent, investi, rigoureux, sérieux, engagé, déterminé, loyal, minutieux, ordonné (je parle ici au sens figuré, pas de son bureau au B28), droit, honnête, intègre, sincère, incorruptible, attentif, rieur, enjoué, inspirant la confiance et, bien sûr, perspicace (c'est lui qui m'a engagée en 2006 😊). Et pour couronner le tout, ce syndicaliste convaincu consacre son temps libre (en a-t-il ?) à apprendre la convention collective par cœur ! (Plutôt qu'à faire le ménage sur son bureau, clairement). La vraie retraite pour Yves ? Hum, je crois que vous allez le revoir sur les lignes de piquetage encore un bon bout de temps. C'est un incorrigible. Bonne suite Yves, ce fut un bonheur de travailler à tes côtés. Tu m'as beaucoup appris, je garde de ces années un souvenir très précieux.



Geneviève

Notre cher Yves n'est pas Japonais, mais au fil de toutes ces années où j'ai eu la chance de le côtoyer, il m'est souvent apparu comme une sorte de maître zen.

Outre son intelligence exceptionnelle, sa mémoire d'éléphant et son sens stratégique très aiguisé, Yves fait preuve d'un calme olympien en toutes circonstances. Même lorsqu'il s'indigne d'une injustice (et elles sont malheureusement nombreuses), Yves ne s'énerve jamais.

À ma connaissance, il ne pratique pas la méditation au sens classique du terme. Il s'adonne en revanche à ce que nous en sommes venues à appeler, au comité exécutif, le « yoga Excel ». Plongé dans ses fichiers à multiples onglets, concoctant des équations plus complexes les unes que les autres, Yves nous a souvent dit : « Ça me relaxe... ».

Blague à part, l'une des manifestations de ce calme profond qui l'habite est la patience dont il fait preuve envers tous ceux et celles qui sollicitent son aide. Cette patience, qui est empreinte d'une grande compassion, semble en effet sans limites. Quand un·e collègue a besoin de lui, Yves prend le temps : le temps d'écouter, de rassurer, de conseiller, de guider...

Bonne retraite, camarade émérite ! Tu nous manqueras beaucoup.

Phyllis

Yves, je le connaissais sans le connaître bien avant mon arrivée à l'exécutif en 2021 – on m'avait dit : si t'as une question ou un souci, va voir Yves, c'est un chic type ! Yves est non seulement totalement dévoué aux profs, il défend corps et âme leurs droits. C'est un pédagogue hors pair s'assurant toujours que son interlocutrice ou interlocuteur reparte avec tous les éléments nécessaires pour comprendre telle décision et la contester ! Pas seulement ! Il agit de la même façon avec ses collègues à l'exécutif, habité par sa préoccupation de transmettre ce qu'il sait, de fournir les précieux outils et les clés magiques que nous transmettrons à notre tour. Yves, c'est mon voisin de bureau, il est assis directement en face de moi. J'ai pu pendant de nombreuses heures scruter son visage, anticiper ses réactions, attendre impatiemment ses réponses, discuter longuement avec lui en dépliant certaines idées maintes fois, voir comment il s'adresse aux membres, toujours avec patience et ouverture, comment il argumente avec la direction, avec diplomatie et aplomb, gardant généralement son sang-froid. Nous nous demandons toutes et tous comment y parvenir sans y laisser notre peau. Une force de la nature et aussi une force tranquille qui inspire la confiance. Reflet et miroir, Yves nous manquera. Une chose est certaine, il sera toujours avec nous au B28 !

Michel

De la propulsion. « C'est écœurant », « Ben voyons donc », « Ça n'a aucun sens » ; je suis à l'exécutif du SPPCEM depuis janvier 2025 et, bien que nous nous rencontrions au minimum à chaque semaine pour traiter des dossiers, il ne s'est pas passé une seule réunion sans qu'Yves nous fasse



part de sa colère ou de son indignation devant une situation qui lui apparaissait inadmissible (et elles sont nombreuses). C'est cette colère, intacte, inépuisable, chaleureuse, moqueuse parfois, toujours directe, franche, authentique, sentie, qui génère chez moi de l'admiration quand je pense à Yves. Depuis près de 30 ans, il se consacre, que dis-je, il se voue à la cause des professeur·es, porté par cet affect, parce qu'il ne veut pas plier devant l'injustice, parce qu'il veut changer les choses pour rétablir une équité, une justice, une solidarité, un sens du collectif et du commun.

Une belle colère propulse Yves, mais celui-ci a la ténacité du marathonien, du skieur de fond. Sa colère n'a rien d'une bourrasque, d'un coup de gueule, d'un effet de toge, d'un court sprint provoqué par un moment de hargne, d'une rage passagère. Elle tient davantage de la source vive d'énergie, du moteur prévisible qui avance avec constance, sans sursaut, tête, inébranlable. Sa colère est tapie derrière les heures interminables qu'il met à répondre patiemment à des courriels, à expliquer les dédales de la convention ou de notre institution à tous ceux et à toutes celles qui le sollicitent, à préparer ses dossiers, à argumenter avec la direction. Sa colère est là, intacte, parce que les injustices demeurent, parce qu'il y a encore tant à faire. Et si Yves est ce modèle de patience, s'il est capable de ne pas s'emporter en réunion avec la direction, s'il est capable d'être ferme sans se laisser aller à hausser le ton, à attaquer, à couper la parole, c'est qu'il sait à quel point cette colère le garde sur le qui-vive, alerte, et qu'il a appris où la manifester. J'ai le plaisir, à coups de « C'est écœurant », « Ben voyons donc », « Ça n'a aucun sens » hebdomadaires, d'entrer dans la fabrique d'un engagement, d'accéder à une éthique du bien commun, quand la colère est canalisée en action pour aider plutôt que pour se soulager.

Yves partira à la retraite avec une sereine colère, et c'est ce que je nous souhaite à notre tour, ce sens exigeant de la vie et du bien commun. Merci Yves pour les avancements obtenus grâce à ta patiente propulsion et pour le bel exemple de dignité dans l'indignation !

Dominic

Cher Yves, j'ai eu la chance de travailler avec toi depuis plusieurs années sur le sous-comité tâche ainsi qu'au CRT.

Depuis maintenant deux ans, j'ai la chance de pouvoir compter sur ta légendaire générosité de ton temps et sur ton précieux mentorat, ce pourquoi je ne pourrai jamais assez te remercier. J'ai un sentiment partagé en écrivant ce petit mot. D'un côté, je me sens privilégié d'avoir eu deux ans plutôt qu'un à tes côtés à absorber tout ce que je pouvais de ton savoir, et de l'autre, je me dis que j'en aurais pris encore et encore ! Je te souhaite de profiter grandement de ta retraite !

Nicolas

Bon, bon, bon... Sabourin se fait la malle et Yves, lui, nous quitte. Après plus de 25 ans de syndicat, ces légendes du B-28 nous abandonnent. C'est triste, mais c'est comme ça. D'autres les remplaceront, viendront combler le vide que ces deux officiers auront laissé derrière eux, mais ce ne sera ni simple ni facile, ce sera complexe, une délicate opération.

Dans le cas de Sabourin, ça prendra de la rigueur et de la minutie, un amour des calculs et une obsession à peine contrôlée pour les chiffriers électroniques, une hallucinante mémoire des cas aussi, puis une relation fusionnelle avec les articles et les clauses de notre convention collective, une intimité rare avec notre contrat de travail. Dans le cas d'Yves, c'est tout autre chose qui sera requis. Pour le remplacer celui-là, c'est d'une profonde empathie dont on aura besoin, d'une attention totale à l'autre, d'un intérêt égal et inépuisable pour le sort de chaque individu comme pour celui du groupe, d'une profonde affection pour autrui comme pour le collectif. Dans le cas d'Yves, c'est de la bonté que ça prendra, beaucoup de bonté, un char et une barge de bonté, et de la bonne à part de ça, pas de la frelatée, pas de la bonté d'occasion ou d'apparat, de la vraie bonté, de celle, viscérale, qui ne fait pas de distinctions, qui oriente les gestes, qui façonne toutes les décisions, une bonté telle qu'il nous est rarement donné d'en rencontrer.

Yves se casse, Sabourin nous quitte. Bien entendu, la vie, elle, continue et le SPPCEM remplira, comme toujours, son essentielle mission. Cependant, celles et ceux qui auront côtoyé ces deux êtres singuliers de près et les auront vus à l'œuvre jour après jour ne se remettront jamais tout à fait de ce départ. ◀

ET VOS MENSTRUATIONS ELLES ?

chronique féministe

Émilie Charbonneau, Éducation physique

Bien oui, pour détabouiser le sujet, il faut en parler. Préparez-vous un petit café, tout ira bien ! Je nous lance dans le vif du sujet : menstruations et activité physique. Nombreuses sont les expertes sur le sujet, mais quelques néophytes liront avec attention pour tenter de devenir de meilleurs alliés; nous vous remercions.

Débutons par une mise en contexte : pourquoi ce sujet ? Inspirée par la réaction d'une athlète aux Olympiques Milano-Cortina 2026 qui a pointé du tampon ses menstruations comme responsables de sa performance « décevante », j'ai amorcé des recherches sur le sujet. Quelle belle occasion d'aborder un sujet impossible à ignorer ! Les défiEs (au féminin) ne manque pas. Effectivement (et malheureusement surtout), c'est difficile être enceinte, mais on préfère quand même celles qui ne se plaignent pas. C'est difficile de se faire frapper par la préménopause, mais on préfère celles qui n'en parlent pas. C'est difficile d'être menstruée et... c'est assez, on doit en parler ! Alors, j'abuse de votre moment lecture pour me faire plaisir et explorer de quelles façons les menstruations et l'activité physique interagissent.

Les menstruations, aussi variées soient-elles pour chacune, ont aussi la capacité de se métamorphoser au courant de la vie. En passant d'adorables petites taches aux inondations dignes de Poséidon. J'admets d'ailleurs moi-même être allée étudier ce précieux cycle pour cet article à défaut d'avoir reçu au préalable cette éducation... à qui la faute ? Bon, évidemment, nul besoin de faire un dessin, partons de la base : peu importe ça part d'où, saigner ce n'est jamais plaisant ! Essentiellement, ce sont les différentes hormones et la variation de leur sécrétion au cours des cycles menstruels qui nous intéressent pour la suite.

Le cycle menstruel

Je ne sais pas si vous serez aussi choqués que moi (ou au contraire pas du tout étonnés) d'apprendre que les études sérieuses cherchant à mieux comprendre les impacts des variations du cycle menstruel des athlètes émergent tout juste. Il s'agissait de trouver le courage d'ouvrir enfin la boîte de Kotex, c'est vrai que ça fait peur ! On sait maintenant que les femmes seraient plus enclines à subir des blessures sportives reliées aux variations hormonales du cycle menstruel. Une revue de littérature¹, en 2023, fait le constat que les changements hormonaux influencent entre autres la laxité, la force, la température corporelle et le contrôle neuromusculaire, mettant ainsi les femmes à risque de blessures. D'ailleurs, le *Medecine & Science in Sports*

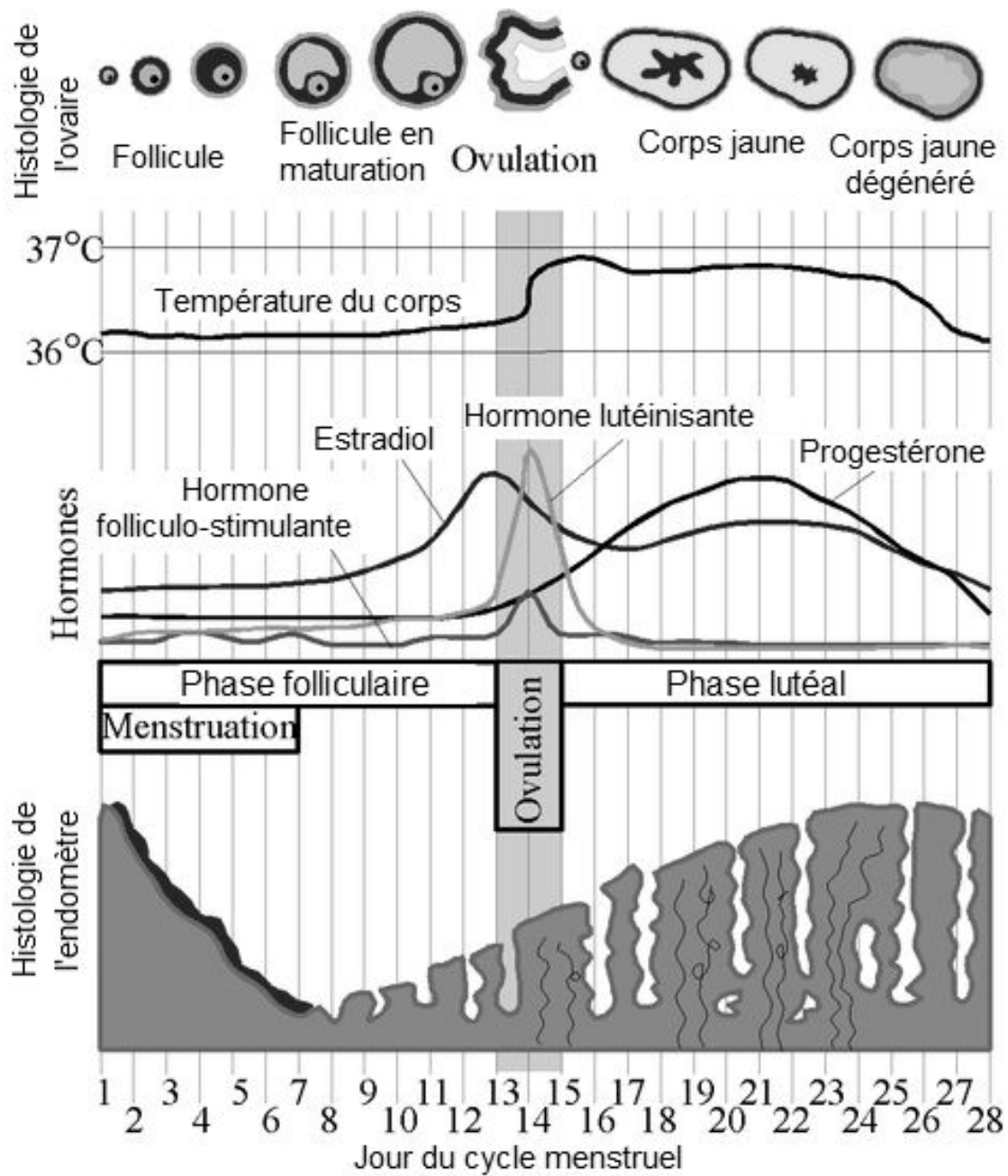
& Exercise publie en juin 2024 une étude² plus spécifique sur les blessures des joueuses de soccer. Le constat est frappant : les blessures sont significativement plus fréquentes dans la phase lutéale du cycle menstruel. L'université de Kingston à Londres aurait reçu une subvention de la FIFA en 2025 pour investiguer³ sur la déchirure du ligament croisé antérieur (LCA), fréquente chez ces joueuses. Les blessures au LCA sont 3,5 fois plus élevées chez les filles que chez les garçons au basketball, et 2.8 fois plus élevées au soccer. La recommandation la plus encouragée présentement est de comprendre et d'écouter son corps pour diminuer le risque de blessure. Prenez garde toutefois à une tendance visant à rentabiliser cet enjeu en brandissant des programmes d'entraînement adaptés au cycle. Laissons la science poursuivre son travail tardif avant de prendre des décisions.

Évidemment, en parallèle, on tarde aussi à adapter le matériel sportif. L'équipement de football américain reste conçu pour les hommes; pensez par exemple aux épaulettes ou aux casques qui nécessiteraient des modifications pour mieux protéger les seins et la forme différente de la tête. Célébrons tout de même les petites victoires : depuis l'automne 2025, des patins de hockey sur glace pour femmes sont sur le marché ! C o u r e z !

Pour donner suite à cette illumination, vous vous demandez comment faire mieux au quotidien, comment prendre part au combat ? J'ai des idées ! D'abord, soyons solidaires avec toutes nos athlètes, je réfère ici aux enseignantes qui subissent leur cycle menstruel/préménopause en pleine performance « Olym-sessionnienne ». La bienveillance (ahhh pas encore ce mot-là !!) est de mise. Je vous invite aussi à en apprendre davantage grâce à la campagne « Parlons sang » par l'initiative *Femmes dans le sport* qui a pour mission d'éduquer les athlètes et leur entourage à la santé globale des femmes dans le sport. Je laisse aussi un petit cadeau au bureau du syndicat pour les intéressé-es qui voudraient se mobiliser pour cette campagne ! Quantité limitée !

Je vous lève ma diva cup, santé ! ◀

1 <https://pmc.ncbi.nlm.nih.gov/articles/PMC9958828/#:~:text=In%20conclusion%2C%20it%20seems%20that,a%20higher%20risk%20of%20injury>
2 https://journals.lww.com/acsm-msse/fulltext/2024/06000/injury_incidence_severity_and_type_across_the.16.aspx
3 <https://pmc.ncbi.nlm.nih.gov/articles/PMC9958828/#:~:text=In%20conclusion%2C%20it%20seems%20that,a%20higher%20risk%20of%20injury>



(Valeurs moyennes. Les durées et valeurs peuvent changer selon les femmes et les cycles.)

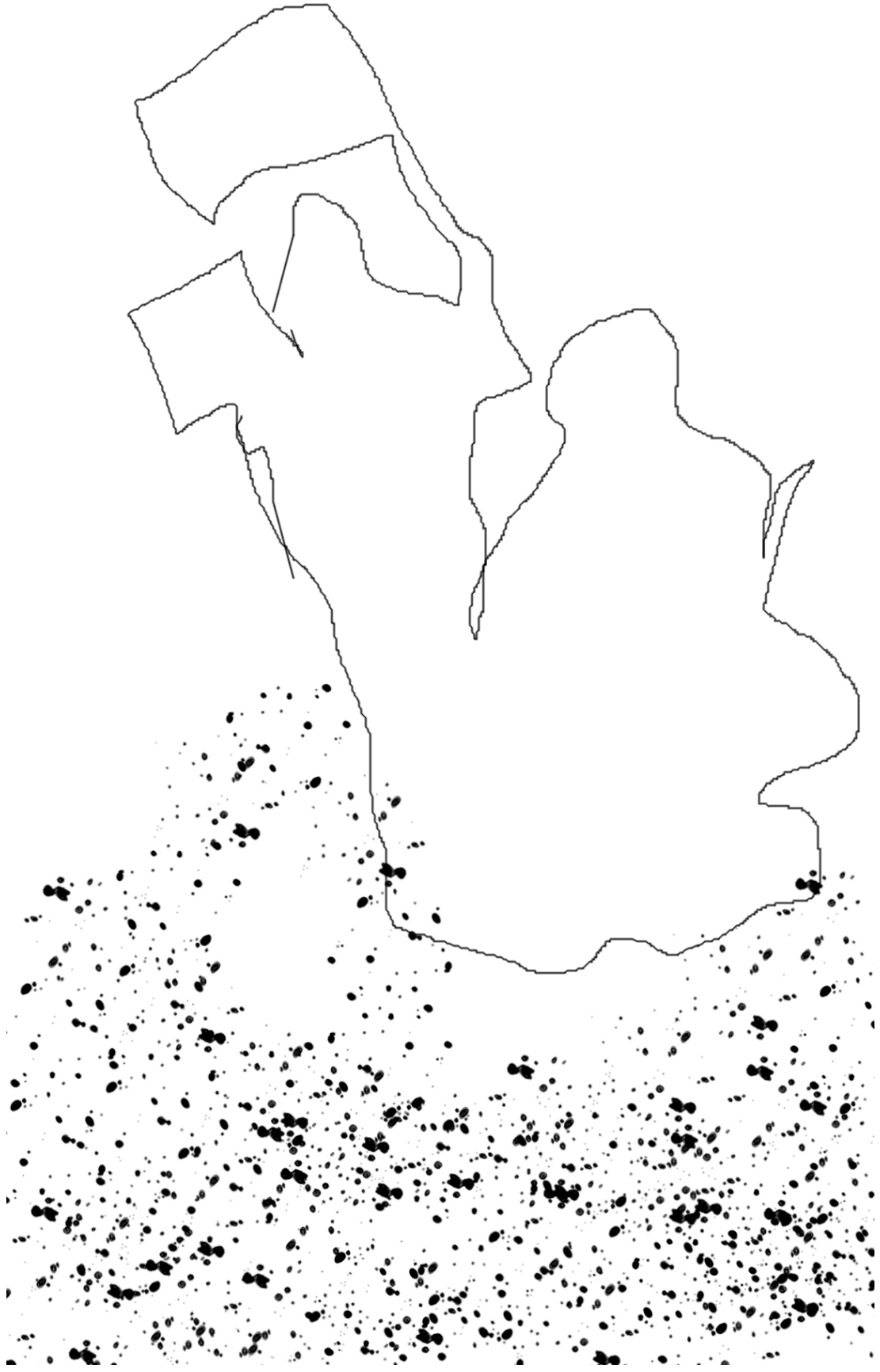
Source : <https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cycle-Menstruel.png>

Autres lectures :

<https://egaleaction.com/>

<https://www.femmesdanslesport.com/fr/parlons-sang>

<https://www.lapresse.ca/societe/sante/2026-02-20/le-cycle-menstruel-influence-t-il-les-performances-sportives.php>



PEUPLE SOUS EMPRISE

Marie-Ève Mathieu, Littérature

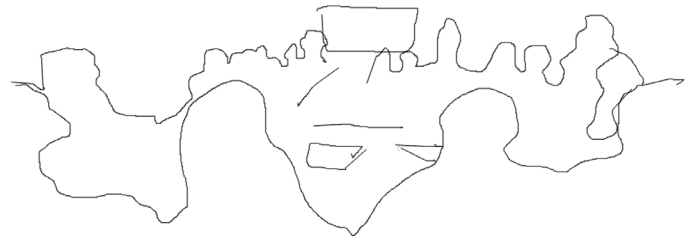
Cette semaine nous en sommes au 9^e féminicide de l'année, ce qui veut dire qu'une femme est tuée à chaque 1,7 semaine. Lorsqu'une femme décide de quitter un conjoint violent, c'est le moment où sa vie est le plus menacée. Sachant que les maisons d'hébergement sont incapables de répondre aux besoins, faute de place – jamais par manque d'efforts ou d'empathie –, on ne peut qu'admirer l'immense courage de ces personnes qui se placent en situation de vulnérabilité extrême, surtout à cause de la situation économique actuelle : où se loger quand le prix des loyers explose ? Comment nourrir les enfants avec le coût sans cesse croissant du panier d'épicerie ? Aussi, comment se reconstruire après la fin d'une relation abusive sans accès à des soins psychologiques pour lesquels les listes d'attente au public ne cessent de s'allonger ? Les recherches montrent que 67 % des femmes restent avec leur agresseur pour des raisons financières et on affirme même, dans certaines études, que dans 99 % des cas, l'économie est un levier de violence. Qui s'occupe de ces femmes ? Les femmes des organismes communautaires, pardi.

C'est pourquoi il est vexant d'entendre des personnes qui ne se sentent pas concernées ou qui n'ont pas vécu ce genre de situation lancer avec désinvolture : « en tous les cas, moi, je ne resterais pas dans ce genre de relation » ou « elle manque de colonne ». En moyenne, les femmes vont faire sept allers-retours avant de quitter définitivement l'homme qui pourrit leur vie. Mais nous, à leur place, nous ne nous laisserions pas faire, n'est-ce pas ? Nous ne sommes pas comme ces femmes sous emprise ! Vraiment ?

Tenir ce genre de propos inepte tout en votant pour la droite, et donc contre ses intérêts en tant que classe sociale, relève d'un aveuglement stupéfiant. N'y a-t-il pas un parallèle, lourd de sens, à faire ? Un gouvernement, tel celui de la CAQ ou celui des Libéraux avant lui, promet, à répétition, d'améliorer les systèmes de santé et d'éducation. Appelons ce phénomène : Charmant Parti. Chaque fois, la population se laisse séduire et croit que Charmant Parti va tenir ses promesses. La minute qu'il est élu, il laisse ses responsabilités et va boire avec sa maîtresse, la Chambre de Commerce, et ses potes, les Grands Entrepreneurs. Pendant ce temps, que fait Madame la Population ? Elle se serre la ceinture, éduque, soigne les petits et les personnes vieillissantes.

Inévitablement, il y a crise. Monsieur Charmant Parti montre alors ses vraies couleurs : dominant, autoritaire et ne tolérant pas la moindre opposition (ou n'avez-vous pas vécu la même pandémie que l'autrice ?). En 2022, le

renvoie-t-on ? Quitte-t-on son influence ? Non, comme un peuple sous emprise, on lui donne une seconde chance. Est-on réellement surpris que Charmant Parti décide de restreindre aujourd'hui nos libertés ? Un conjoint abusif va contrôler sa victime en l'isolant, en lui coupant ses moyens de communication. Monsieur se croit tout permis et il est absolument sûr d'avoir raison. Il ne tolère pas la contestation et refuse qu'on lui impose la moindre contrainte. Même en cas d'un changement d'attitude momentané (dans notre parallèle, c'est l'arrivée de Fréchette à la tête de la CAQ), on peut être certain qu'il va retomber dans ses ornières, quoiqu'il ait promis – encore une fois – de changer.



Chez Madame la Population, tous ne sont pas dupes de l'image de bon père de famille que veut se donner Charmant Parti. Comme ces adolescentes qui se mettent à s'opposer au paternel, des citoyens luttent contre la droite et ses techniques d'assujettissement social. Sans surprise, ces citoyens, ce sont majoritairement des femmes. Ce sont les braves femmes de la FAE qui sont sorties en grève générale illimitée en 2023 avec, bien sûr, le Front commun. Aujourd'hui, les travailleurs et travailleuses du communautaire, lequel est un secteur hautement féminisé, sont à *boutte* et, malgré tout, elles mènent la charge grâce à leurs grèves tournantes. Cela pourrait être nous, SPPCEM, même sans que les seuils pour la grève sociale que nous avons votés soient atteints. Cela implique de participer à la grande manifestation du samedi 2 mai, ou de se joindre aux actions dérangeantes pendant la journée du premier mai. Ou, encore mieux, de faire les deux.

Certains ou certaines pourraient trouver surprenante cette comparaison entre la population et une femme prise dans une relation abusive, pourtant, à observer comment le gouvernement maltraite des portions entières de la société civile, il est difficile de ne pas voir l'analogie. L'offense réside plus dans le traitement inéquitable des citoyens que dans ce parallèle, car certains, pour reprendre le mot de Georges Orwell, sont plus égaux que d'autres.

PEUPLE SOUS EMPRISE (SUITE)

Peut-être est-il temps de se libérer de l'emprise de notre gouvernement paternaliste ? Ainsi, décider de prendre part à la manifestation du 2 mai, puis éventuellement à l'escalade des moyens de pression à l'automne, c'est une manière de s'affranchir de la peur, de l'impuissance et de la sidération.

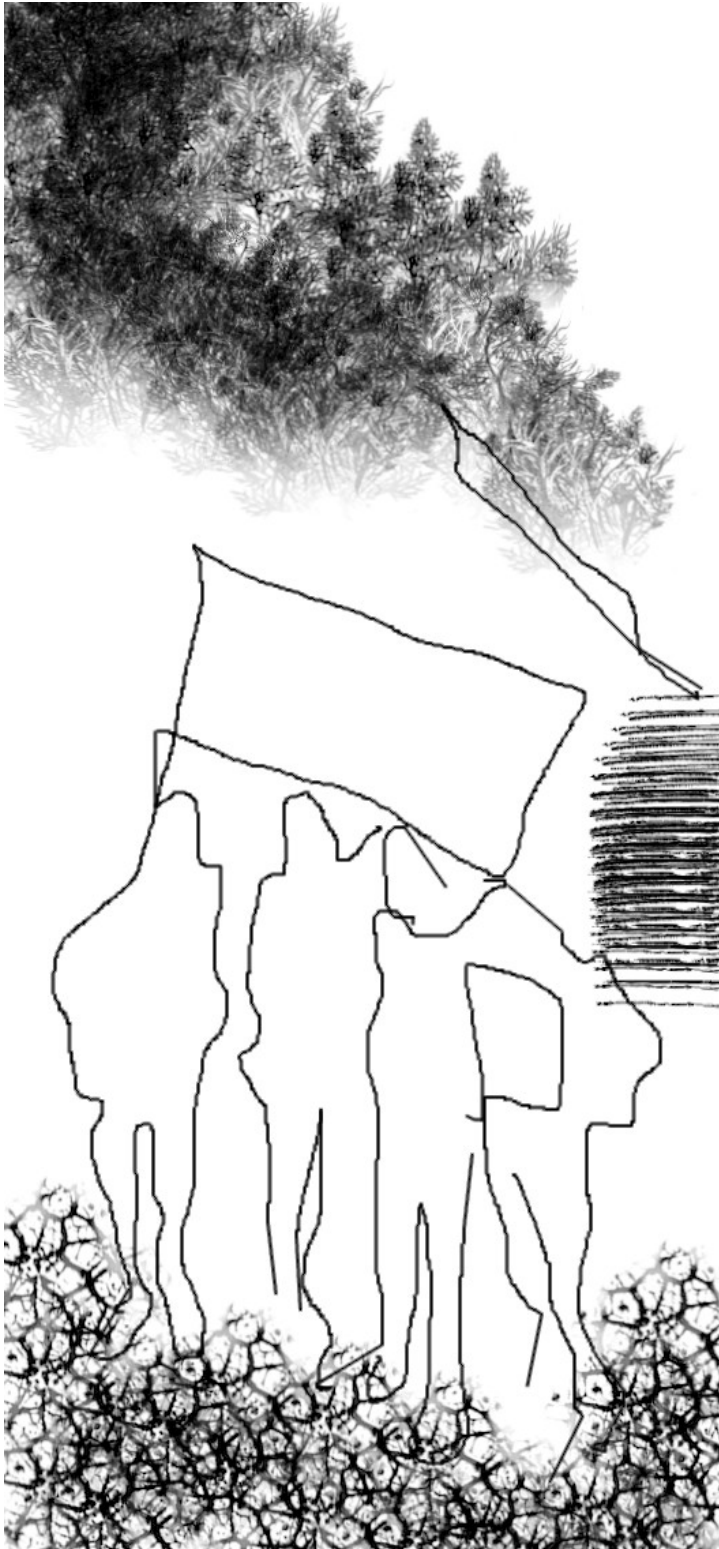
Lutter collectivement contre la montée de l'autoritarisme permet d'espérer reprendre du contrôle sur sa propre vie, bien que cela ne soit pas immédiatement apparent.

La pandémie nous a rendus dociles, nous avons obéi à chaque injonction de notre premier ministre parce que l'on croyait qu'il s'agissait de mesures temporaires et que nous étions inquiets, avec raison, pour notre santé. Les conditions sanitaires sont revenues à la normale, néanmoins nous avons continué d'être soumis. Notre ancien premier ministre, lui, a considéré que le peuple devait lui obéir. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles la grève de 2023 l'a tant déstabilisé et nous a permis de faire des gains notables sur le plan salarial. Il pourrait être intéressant d'analyser si la série de projets de lois liberticides n'est pas un *backlash* pour venger cette humiliation qu'il a, sans doute, subie à céder à la fonction publique et aux *maudits* syndicats.

Les politiciens de droite sont souvent conservateurs sur le plan social et économique. Legault n'a jamais caché qu'il ne considérait pas les femmes aussi ambitieuses que les hommes. Pour lui, l'homme gagne le plus gros salaire, la femme s'occupe de la famille et son revenu, s'il y en a un, sert d'appoint. Cependant, ce n'est pas de l'individu et de ses opinions personnelles dont il est question ; le problème est la violence institutionnelle quand on choisit de financer l'entrepreneuriat et la grande entreprise aux dépens de la mission sociale de l'État. Chaque personne laissée à elle-même devient vulnérable quand l'État ne lui donne pas assez de services. Les femmes, parce qu'elles sont celles qui s'occupent davantage des enfants, mais aussi des aînés, subissent de front l'austérité. Il manque de place en CPE pour les enfants, les soins à domicile sont déficients, on ne peut se fier aux services hospitaliers pour prendre en charge complètement les personnes malades. Alors, ce sont les femmes qui se substituent à l'État. Madame la Population est une Mère Courage, au vrai sens du terme, et pas celui de Bertholt Brecht qui la concevait comme le symbole que les hommes (!) sont incapables de tirer des leçons politiques de leurs malheurs.

Participer à la mobilisation qui vient permet de s'opposer aux lois liberticides, ces impératifs posés par Charmant Parti, mais aussi de demander un réinvestissement massif dans le filet social. Pour que les femmes du communautaire cessent d'être à *boutte* et aussi, par le filet social, créer les conditions qui permettent aux femmes sous emprise de se libérer plus facilement de leur bourreau. ◀

1 <https://perspectivesjournal.ca/economic-liberation/>



UNE FLEUR SUR LA MAIN

Julia Pawlowicz, Littérature

Les premières fleurs que j'ai vu apparaître cette année n'ont pas poussé dans mon jardin. Je les ai plutôt vues sur les mains de mes étudiantes, peintes au henné, en mars, quand le Ramadan s'est terminé. Un motif ornemental ici, une ligne courbe là, en couleur rouille. Émotion pour moi qui ai grandi en Algérie, et ai admiré ces tatouages temporaires toute mon enfance sur les mains de nos voisines ou des femmes dans la ville. Leur délicatesse, leur côté artisanal, continuent de me plaire.

S'il y a un symbole qui transcende les différences culturelles, c'est bien la fleur. Des coquelicots qui évoquent les soldats tombés sur le champ de bataille aux cerisiers en fleurs que tout le Japon admire : mille exemples viennent à l'esprit.

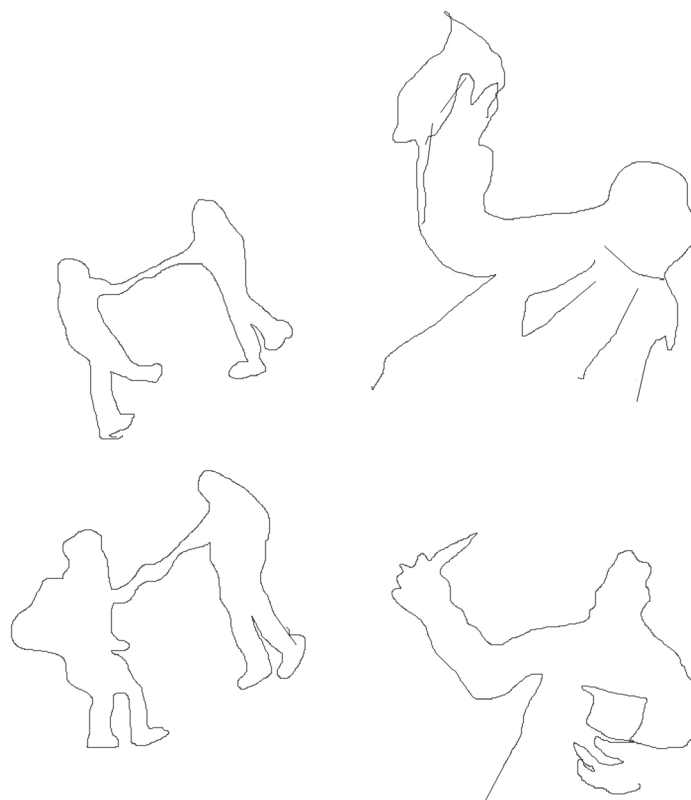
Avec mes élèves, nous lisions en ce moment *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, un roman de l'autrice américaine d'origine japonaise Julie Otsuka, dans lequel elle raconte l'histoire des *Picture Brides* japonaises arrivées en Californie au début du siècle dernier. Beaucoup d'éléments de ce texte sont très originaux – nommons en vrac le fait qu'il n'y a aucun personnage principal, que la narration est presque entièrement à la première personne du pluriel, que l'on y découvre à travers un panorama de personnages anonymes le destin à la fois varié et commun de toute une somme de femmes, qui se sont installées auprès de maris rencontrés par le truchement de lettres pour développer la Californie, notamment son agriculture.

Dans mes classes, près de la moitié des élèves est issue de l'immigration, tandis que l'autre est habituée à côtoyer des gens qui viennent d'ailleurs. Les parcours de chacune n'ont pas fini de fasciner, et lire le livre ouvre la porte à des discussions très fécondes.

On se pose toujours, quand on est issu de l'immigration, la question du chez-soi. Celle, plus délicate, de qui on est. Quand devient-on Québécois·e, par exemple ? Quand on reçoit nos papiers, notre citoyenneté canadienne ? Quand on a vécu au Québec la majeure partie de notre vie ? Quand on est né au Québec, malgré qu'on passe nos étés dans un autre pays et qu'on ne parle pas français à la maison ? Si nos deux parents sont Québécois ? Un seul suffit-il ? Doit-on être blanc ? Peut-on ne pas l'être ? Doit-on avoir un ancêtre arrivé ici en caravelle, ou peut-on être débarqué d'un avion ? Le devient-on quand on partage la langue, mais aussi les valeurs de nos concitoyen·nes ?

Ou tout simplement quand on est accepté·e par eux et elles ?

Le roman d'Otsuka a ceci de fascinant qu'il présente le portrait de deux générations. D'abord, les Issei, celles que l'on voit sur des photos d'archive débarquant de leur paquebot, vêtues de kimonos, les cheveux noués en chignon. Puis, les Nissei : leurs enfants, si différents d'eux, si terriblement américains : « Ils se sont donné de nouveaux noms que nous n'avions pas choisis et que nous pouvions à peine prononcer. L'une s'est appelée Doris. Une autre Peggy », « ils refusaient d'utiliser des baguettes.



Buvaient des litres et des litres de lait. Inondaient leur riz de ketchup », constatent ces mères qui voient leurs enfants s'éloigner d'elles, irrémédiablement : « Un par un les mots anciens que nous leur avions enseignés disparaissaient de leurs têtes. Ils oubliaient le nom des fleurs en japonais. Ils oubliaient le nom des couleurs [...] et surtout, ils avaient honte de nous ». A l'image de plusieurs de mes élèves, les Nissei quittent le « nous » de leurs origines pour un autre dont ils comprennent, eux, les codes. Ils parlent un anglais parfait, ont le droit de vote et celui de devenir propriétaires terriens.

Pourtant, aux lendemains de l'attaque de Pearl Harbor, ils sont instantanément relégués par le gouvernement à la

UNE FLEUR SUR LA MAIN (SUITE)

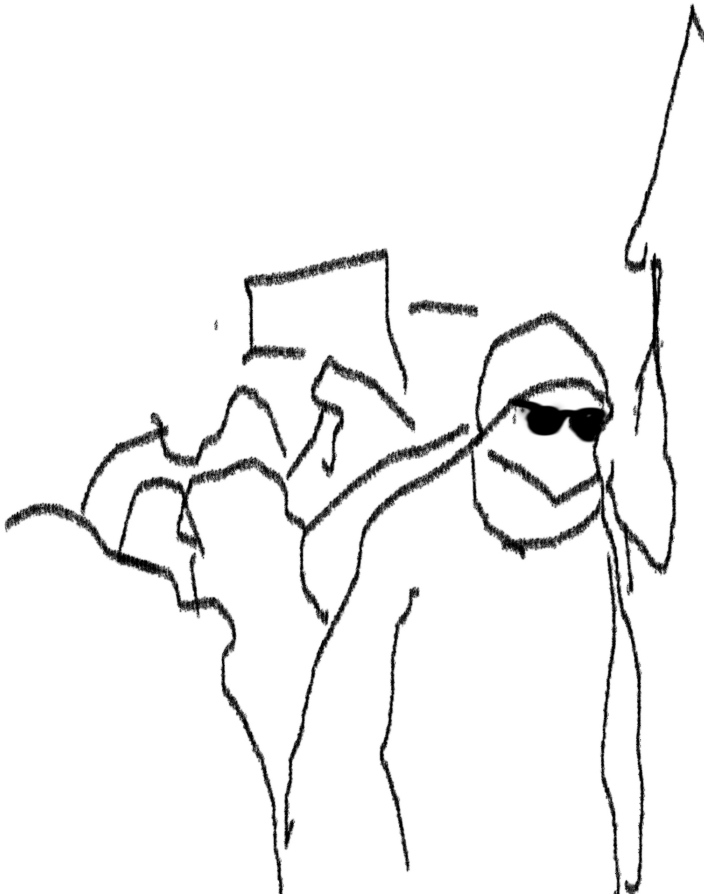
posture de l'autre : ils sont les « Japs », même s'ils sont nés aux États-Unis, et sont suspects. Les voilà donc réunis avec leurs parents dans des baraquements surchauffés, situés dans les zones les plus arides de la Californie, enfermés dans des camps de « réinstallation » ou de concentration, selon les appellations, jusqu'à la fin du conflit. Étranger un jour, étranger toujours, peut-on en conclure, et de surcroît quand la couleur de notre peau n'est pas celle de la majorité ou du pouvoir.

Quelle intéressante question : faire partie du « nous » de la majorité est-il un jour acquis ? Et pourquoi, par moments, redevient-on « l'autre » ?

Les Japonais·es du livre d'Otsuka nous permettent de vivre avec eux et avec elles la transition identitaire par laquelle passent tous et toutes les immigrant·es, et c'est peut-être cela, au final, qui parle le plus à mes élèves. Surtout à ceux et celles qui savent que l'identité n'est pas autre chose qu'un processus, fluide, mouvant, jamais fixé, et jamais exclusif. Les différentes expériences que nous vivons ne s'éliminent pas les unes les autres – elles s'additionnent, écrivait il y a presque trente ans déjà l'essayiste Amin Maalouf dans son livre *Les identités meurtrières*. Et cela peut malheureusement échapper au regard des autres, dans lequel il est si facile de se faire enfermer.

Ainsi, on ne sort ni la Polonaise, ni son expérience algérienne, de la Québécoise que je suis devenue – et ce regard que j'ai jeté sur les mains de Nour et de Maryam s'est nourri de cela. Si ma terre d'adoption, encore gelée, n'était pas prête à ce moment à m'offrir des fleurs, leurs mains, elles, en étaient couvertes. Et j'ai vu cela comme un bouquet offert à toute la classe. ◀

¹ Julie OTSUKA, *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2022, pp. 98-101.



Dans les dernières pages du roman, Otsuka présente une ville désertée de ses ressortissants d'origine japonaise. Ses espaces vides. Le silence. On cherche les gamins pour jouer, on recueille un chien laissé derrière, parce qu'il pleure depuis plusieurs nuits. On repasse soi-même sa chemise. Et on se questionne : ne faisaient-ils et elles donc pas partie de ce « nous » qu'on leur a refusé ? Que reste-t-il de nous, sans eux ? Sans elles, sans eux, on fait comment ?

BRIBES

Alec Serra-Wagneur, Littérature

La pluie tambourine sur la tôle de plastique ondulée et jaunie par le temps de l'appentis. Sous le toit émacié je m'affaire à retirer les échardes qui se sont incrustées sous mes doigts et dans mes paumes parce que j'ai hésité une seconde accroché à la rambarde en bois écaillé. Mais la galerie n'est haute que de quelques mètres et l'herbe touffue du jardin ramollie par la pluie s'est chargée d'amortir ma courte chute. Maintenant à l'abri je remarque que des gouttes qui éclatent au-dessus de ma tête émane un parfum aussi doux que celui des pages défraîchies d'un livre acheté dans une librairie usagée.

*
**

Le camion bringuebale dans un concert de grincements et de cliquetis qui accompagnent le ronronnement apaisant du moteur fatigué. Allongé sur la banquette arrière dans un sac de couchage trop grand je regarde fixement le minuscule trou dans le plancher dans l'espoir d'apercevoir la route qui défile au travers. Sauf qu'il fait bien trop noir et la fatigue commence à prendre le dessus malgré la boucle en métal de la ceinture du milieu attachée autour de ma taille qui appuie avec insistance sur mes côtes. À l'avant la radio AM alterne entre country et grésillements pour aider mon père à rester éveillé.

*
**

Le canot oscille comme un funambule au milieu du lac encore invisible sous la mince couche de brume qui tarde à se dissiper dans l'air frais et immobile du matin là où nos lignes se perdent un court instant avant de percer la surface de l'eau pour nous tirer de l'éther et nous relier vaguement au monde.

*
**

Le vent siffle à travers les fentes des fenêtres mal isolées de la chambre et interfère avec le refrain qui s'échappe du radiocassette placé à même le sol près de mon lit. Les mains posées sur la chaleur enveloppante du radiateur en fonte à la peinture blanche craquelée j'observe la neige tournoyer près du sol pour former des reliefs éphémères et aveuglants dans l'éclat glacial du soleil. Puis mon regard hypnotisé se dirige vers l'arbre grand et mince accoté au mur de la maison qui ploie et vacille sous les assauts acharnés de l'hiver. C'est un cèdre. Pas une haie nette et bien domptée qui délimite et circonscrit les terrains de façon claire et ordonnée. Un arbre tout simplement.

